

Lise Mernier¹

Enquête d'orgasme

Malgré une nouvelle visibilité grandissante du clitoris sur nos écrans, comme dans nos rues – comme explicité dans notre analyse *Enquête du clitoris*² sur base du film *Mon nom est clitoris*³, le plaisir féminin continue d'être un lieu de difficultés pour plus d'une femme⁴. Il semble donc qu'il y ait d'autres choses que l'obscurantisme que le clitoris a connu pendant des siècles⁵, qui empêchent encore aujourd'hui les femmes d'atteindre librement une jouissance libre et orgasmique.

En tant que femme⁶ privilégiée, cis-genre⁷, blanche, universitaire, issue d'une classe moyenne et aux pratiques majoritairement hétérosexuelles, l'écriture de ce texte correspond à une double exigence. On ne parle jamais aussi bien que de son propre point de vue. Néanmoins, il semble urgent de parler des vécus de celles que l'on entend moins. Si l'analyse parle quasi uniquement de pratiques hétérosexuelles par des personnes cis-genres dans un cadre hétéronormé, elle s'adresse à tou·tes, car une sexualité libre, sans sexisme, décolonisée, décloisonnée, bref inclusive, joyeuse et heureuse reste encore à inventer.

Au commencement était... La pénétration

La première chose à réaliser, c'est qu'il existe une construction sociale de ce qu'est la sexualité. Elle est construite par rapport à ce qu'on en dit, on en pense, on en voit. « Il ne s'agit pas d'une question individuelle : des fantasmes jusqu'aux pratiques, de la pornographie

¹ Chargée de projets chez Corps écrits.

² www.corps-ecrits.be/en-quete-du-clitoris

³ Réalisé en 2019 par DAPHNÉ LEBLOND et LISA BILLUART MONET

⁴ Selon une étude réalisée en 2013 au Royaume-Uni, 16% des femmes hétérosexuelles sondées âgées de 16 à 44 ans se plaignent d'anorgasmie – difficulté ou incapacité à avoir un orgasme. En France, deux tiers des françaises mentent sur leur plaisir parce qu'elles n'arrivent pas à atteindre l'orgasme. En France toujours, seulement 57% des femmes de 18 à 40 ans jouissent la plupart du temps lorsqu'elles couchent avec un homme, contre 95% des hommes hétérosexuels. À contrario, les femmes lesbiennes, elles, jouissent 85% du temps. Et si les femmes qui se masturbent régulièrement déclarent atteindre quasiment à chaque fois l'orgasme par elles-mêmes, elles ne sont qu'un tiers à avoir un orgasme à chaque fois lorsqu'elles couchent avec un homme. SARAH BARMAK, *Jouir*. Éditions La Découverte, Paris, 2019 et CLÉMENTINE GALLOT et CAROLINE MICHEL, *La charge sexuelle. Pourquoi la sexualité est l'autre charge mentale des femmes*. First Éditions, Paris, 2020.

⁵ Pour retrouver l'histoire du clitoris, lire notre analyse publiée en 2019 : *La riposte clitoridienne* - www.corps-ecrits.be/3250-2

⁶ À chaque utilisation du mot « femme », je parlerai des femmes dyadiques, c'est-à-dire des femmes possédant un appareil génital femelle normé. À chaque utilisation du mot « homme », je parlerai des hommes dyadiques, c'est-à-dire des hommes possédant un appareil génital mâle normé.

⁷ Cis-genre se dit d'une personne dont le genre ressenti correspond à celui donné à la naissance selon les caractères sexuels externes biologiques.

jusqu'aux pensées qui nous parasitent pendant l'acte, nous croulons sous les codes culturels, les apprentissages conscients ou inconscients, les figures imposées »⁸.

L'exemple le plus prégnant est sans doute notre rapport à la pénétration.

Dans la sexualité hétérosexuelle, tout tourne autour du pénis pénétrant le vagin. L'acte commence réellement lorsqu'il y a pénétration et finit lorsque l'homme éjacule. Tout ce qui se situe en dehors de la pénétration est relégué au rang de « préliminaires », c'est-à-dire littéralement de préparation à l'acte pénétratif en question. Notre vision collective nourrissant notre imaginaire – et inversement –, cela se cristallise très perceptiblement dans les films. En effet, selon une étude datant de 2019, 73% des scènes de sexe dans les films *mainstream* ne montrent que de la pénétration⁹.

Si on pouvait auparavant le justifier par le lien entre sexualité et procréation, cela fait maintenant plus de 50 ans qu'on est sorti-es de cet amalgame, grâce à la révolution sexuelle de 68 et l'accès à la contraception. Ainsi, à qui a réellement profité cette « révolution sexuelle » ? Lorsqu'on sait que seulement 6% des femmes atteignent l'orgasme lorsqu'il n'y a que pénétration vaginale, et qu'ainsi 94% des femmes ont besoin d'une stimulation externe pour y parvenir¹⁰, on peut légitimement se poser la question. Pourquoi est-ce que la sexualité continue à tourner autour du pénis ? « Le but de la pénétration, au fond, n'est pas vraiment le plaisir des deux partenaires mais en premier lieu celui de l'homme, puis éventuellement celui de la femme (d'ailleurs, la pénétration cesse généralement quand l'homme a atteint son plaisir). C'est l'instauration d'une relation inégalitaire comme modèle »¹¹.

Pour bien comprendre de quoi il est question ici, il faut en réalité revenir à Freud, car sa pensée a eu et a encore une influence capitale là-dessus. En effet, si la pensée freudienne en 1905 a aidé à la réhabilitation de la sexualité féminine en donnant la parole aux femmes, elle a tout de même continué à nourrir une hiérarchisation entre homme et femme¹². Freud a validé les hommes comme des êtres complets par essence grâce à leur pénis, contrairement aux femmes incomplètes car sans phallus, et donc toujours en manque d'unicité. Également, il a créé ce mythe encore très prégnant qu'il existe deux types d'orgasmes chez les femmes : un clitoridien et l'autre vaginal. Pire que cela, Freud était persuadé que les orgasmes vaginaux étaient normaux contrairement aux orgasmes clitoridiens, fruits d'une névrose. Il a dénigré complètement le clitoris en expliquant qu'une femme qui s'adonnait au plaisir clitoridien était immature – restée bloquée à un stade de l'enfance – ou déviante.

⁸ SARAH BARMAN, *Jouir*. Éditions La Découverte, Paris, 2019, p.13.

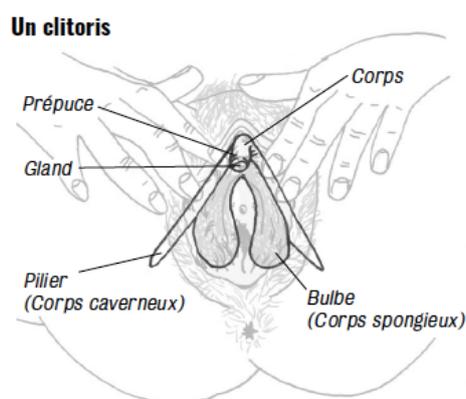
⁹ Réalisée par CENSUSWIDE, *How Realistic is Sex on Screen?* - www.zavamed.com/uk/sex-on-screen.html

¹⁰ Étude menée en 2016 par l'équipe du Dr. KONTULA, *Determinants of female sexual orgasms*, basé sur un échantillon FINSEX (études nationale finlandaise dédiées à la sexualité) – donc sur 6155 femmes, auxquelles se rajoute 2049 personnes de l'échantillon ORGSEX, soit un total de 8204 femmes - www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC5087699/#!po=0.409836

¹¹ MARTIN PAGE, *Au-delà de la pénétration*, Le Nouvel Attila, Paris, 2019.

¹² SIGMUND FREUD, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, Paris, 1905, réédité en 1989.

Pour rappel donc, il n'existe pas d'orgasme vaginal, car dans tous les cas l'orgasme est atteint par stimulation du clitoris. La différence est qu'il est soit stimulé par voie externe (par son gland qui sort, au-dessus des lèvres) soit par voie interne (par ses bulbes – corps spongieux – qui entourent le vagin). Parfois même, souvent, par les deux voies. Si les sensations peuvent être différentes (c'est selon les femmes), il n'empêche qu'il n'y a qu'un seul responsable de l'orgasme et du plaisir : le mal aimé clitoris !



Deux choses à en conclure. À cause de la théorie freudienne qui persiste encore aujourd'hui et vient renforcer son historique, le clitoris est vu comme inutile, alors qu'il est l'essence même de la jouissance féminine. Mais plus encore, en créant une suprématie à la pénétration et à la stimulation vaginale, Freud a dédouané les hommes de prendre leurs responsabilités dans la jouissance de leurs partenaires : si les femmes ne sont pas satisfaites pendant le coït, c'est purement et simplement un problème psychanalytique et non mécanique. C'est donc leur entière responsabilité et leur problème à elles.

Plus encore, lors d'une sexualité hétéronormée, il n'est généralement jamais question d'une pénétration pour l'homme. Le plaisir et l'orgasme prostatique sont tabous et relégués uniquement à la sphère homosexuelle. Ici, nous comprenons bien que la sexualité a avant tout une fonction sociale et non de plaisir. Si le plaisir et le désir étaient au centre de la sexualité, il y aurait a priori beaucoup plus d'hommes hétéro qui auraient testé et connaîtraient l'orgasme prostatique, et il n'y aurait aucune difficulté à en parler.

Sous le poids de cette construction sociale, les hommes et femmes ne s'autorisent en réalité que très peu à aller se rencontrer dans leur plaisir. Il existe un schéma construit de ce qu'est faire l'amour, où il n'y a pas de place laissée pour se questionner soi-même, individuellement et librement, sur ce qu'on aime, ce qui fait naître et alimente notre désir et notre plaisir.

« Je suis un peu fâchée avec le porno parce qu'il a donné de très mauvaises idées à mes partenaires. Il m'en a donné de mauvaises aussi. Il m'a donné une mauvaise

image de moi. Je me suis objectivée à cause du porno » – Une des femmes interviewées dans *Mon nom est clitoris*

Cela ne signifie pas qu'il faut éradiquer la pénétration de nos sexualités, car, pour beaucoup, elle procure du plaisir. Mais bien qu'il faut redonner aux marges de l'espace pour exister pleinement. Rinventer la sexualité, ça passe donc aussi par penser un rapport sexuel où tout ne tourne pas autour de la pénétration d'un pénis dans un vagin. Car tant que ça sera le cas, le plaisir masculin restera au centre de la sexualité hétéronormée, reléguant le plaisir féminin au second plan. « Alors même que les pratiques sexuelles se diversifient et qu'elles gagnent en réciprocité (le cunnilingus est de plus en plus octroyé, grand bien nous fasse), il n'empêche que les rapports hétérosexuels continuent à être modelés et à s'articuler autour du plaisir masculin »¹³. Il est temps d'appeler ce que l'on nomme les « préliminaires » comme un acte sexuel à part entière, de leur redonner une vraie place dans la sexualité, car tant qu'elles resteront vues et nommées comme des « à cotés apéritifs », le rapport égalitaire n'existera pas entre homme et femme.

L'égoïste plaisir

On pourrait croire qu'avec ladite « révolution sexuelle », une masturbation féminine est maintenant acceptée et allégrement pratiquée. Mais détrompons-nous ! En 2017, 26% des femmes en France ne s'étaient jamais masturbées, et seules 14% se masturbent chaque semaine¹⁴.

L'idée de se masturber, dont l'objectif spécifique est de se donner du plaisir, continue de susciter dégoût, désintérêt, culpabilité et rejet chez les femmes¹⁵. C'est très perceptible dans le documentaire *Mon nom est clitoris*, où plusieurs témoignages l'indiquent : « J'ai compris rapidement que c'était quelque chose qui était assez tabou. On se heurte à des gens qui soit n'ont pas envie d'en parler, soit sont presque choqué·es que tu en parles ». Ou encore : « Je crois que j'avais une immense pudeur. Je croyais que c'était mal de se toucher, donc je n'en parlais à personne. Je trouvais ça à la fois sale et excitant ».

Cela montre que, « encore aujourd'hui, le mode "par défaut" des femmes, c'est : 1) la haine ou l'ambivalence par rapport à son sexe (quand on est au courant qu'on en possède un exemplaire...) ; 2) la passivité »¹⁶.

Le plaisir commence par la possibilité et l'acceptation de se faire plaisir. Il est avant tout égoïste, parce qu'il est propre à chacun·e et nécessite de se connaître, savoir ce qu'on aime,

¹³ CLÉMENTINE GALLOT et CAROLINE MICHEL, *La charge sexuelle. Pourquoi la sexualité est l'autre charge mentale des femmes*. First Editions, Paris, 2020, p.92.

¹⁴ Contre 50% des hommes. Enquête de l'IFOP, *Les Françaises et la masturbation dans le couple : la fin d'un tabou ?*, 2017. Enquête réalisée sur un échantillon de 913 femmes âgées de 18 à 69 ans.

¹⁵ JULIA PIETRI, *Le petit guide de la masturbation féminine*, Éditions Better Call Julia, Paris, 2019.

¹⁶ C. GALLOT et C. MICHEL, *op.cit.*, p.90.

ce qu'on n'aime pas, et pouvoir le nommer. Nous vivons dans une société où l'égoïsme n'est pas du tout une valeur dite « féminine » : les femmes considérées comme plus affectives ont été socialisées à prendre soin, à être dans le *care*¹⁷. Le *care* se définit comme « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, qui soutient la vie »¹⁸. La sexualité en fait donc partie.

Socialisée comme telle, les femmes ont tendance à être tellement attentives aux désirs et plaisirs des autres, qu'elles viennent satisfaire en priorité les besoins de leurs partenaires, jusqu'à parfois être incapables de nommer et prendre soin de leurs propres désirs, plaisirs et besoins¹⁹. Les femmes se retrouvent par exemple à prendre du temps à être désirables (en achetant et portant des sous-vêtements qui pourraient plaire à leur partenaire, en s'épilant, en se maquillant, etc.) avant même de prendre le temps de se demander d'où naît leur propre désir. Au travers de ces gestes, elles renforcent un rôle passif quant à leur désir, répondant à celui de l'autre, en priorité. Cette socialisation est par ailleurs renforcée par l'idée hautement chargée du « devoir conjugal ».

Pour être capable d'avoir du plaisir, il faut pouvoir penser à soi : c'est en se reconnectant à soi-même qu'on peut avoir un désir montant et un plaisir naissant²⁰. Pour penser à soi, s'octroyer des moments dédiés à cela, il faut déjà avoir l'espace pour, et cela nécessite souvent une charge mentale équilibrée entre homme et femme. Quand on sait que les femmes, par rapport aux hommes, ont 3h30 par semaine de moins de temps à soi²¹, on peut également comprendre la difficulté des femmes à jouir aussi facilement que les hommes.

Dans le film, ressort cette question, lorsque l'une des interviewées explique : « Est-ce que mon copain ne va pas être un peu vexé que j'étale ma sexualité ? C'est horrible parce que je ne pense pas qu'elle lui appartienne ma sexualité, mais je l'ai pensé comme ça ». Ainsi, et malheureusement, dans notre société patriarcale, pour la plupart des femmes, le sexe ne se vit pas comme un lieu de libération, mais un endroit de plus où se joue encore une fois la charge mentale de prendre soin de l'autre. « Les femmes sont imprégnées de significations hétéronormées : dès l'adolescence, elles calent leurs désirs et comportements sur ce qui est anticipé du partenaire masculin pour répondre à ses attentes [...]. La définition de la sexualité "normale" reste le fait des garçons et leur marge de manœuvre demeure très limitée, que ce soit pour choisir elles-mêmes ce qui leur fera plaisir ou refuser la sexualité qu'on leur impose comme une évidence [...]. La sexualité hétérosexuelle est avant tout une sexualité masculine, régie par ce que le désir masculin exige pour son excitation et sa satisfaction »²². Ainsi, sans

¹⁷ Pour aller plus loin : lire nos analyses sur la question du *care* sur notre site.

¹⁸ JOAN C. TRONTO, « Du *care* », dans *Revue du MAUSS*, n°32, Paris, La Découverte, 2008, pp.243-265.

¹⁹ C. GALLOT et C. MICHEL, *op.cit.*, p.103.

²⁰ S. BARMAN, *op.cit.*, p.26.

²¹ Selon EDT, cité dans TITIOU LECOQ, *Libérées. Le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*. Fayard, Paris, 2017 p.50.

²² MARIE DURU-BELLAT, *La tyrannie du genre*. Presses de Sciences Po, Paris, 2017.

surprise, on note une bien plus grande réciprocité chez les lesbiennes concernant le plaisir et l'orgasme²³.

Il y a un lâcher prise nécessaire à la jouissance qui est à contre-courant dans cette société. Car une femme qui n'a pas honte – parce qu'elle ne devrait jamais avoir honte – de dire et de chercher ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, fait peur à la société parce que c'est une femme puissante.

« Oui, on peut être une fille, oui, [le sexe] ça peut nous intéresser beaucoup, et non, ça ne veut pas dire que nous sommes des salopes » - Une des femmes interviewées dans *Mon nom est clitoris*

Corps accord et plaisir

Dans les années 70, la sociologue Anne-Marie Lugan Dardigna relève que « le corps des femmes n'est jamais vu dans les magazines qu'en fonction du désir des hommes, le rapport à la sexualité se transforme toujours en recettes pour susciter le désir – celui des hommes bien entendu –, le désir féminin n'apparaît pas, il ne peut pas exister de manière autonome »²⁴. C'est ce qu'on appelle le *male gaze*²⁵, et cette analyse est toujours d'actualité. Les femmes ont déployé leur vie sexuelle avec l'injonction de faire plaisir aux hommes. C'est donc tout un apprentissage que de reprendre contact avec son désir propre, dénué de toute volonté de plaire, satisfaire ou répondre à celui de l'autre. Cela passe inévitablement par accepter son corps, accepter qu'il puisse recevoir, se faire du bien, être l'écueil de ce plaisir, de ce désir.

Comme l'explique une des interviewées du film à propos de la masturbation, « c'est plus que juste un tabou sexuel, c'est un problème structurel. Tout est fait dans la société pour que, en tant que femmes, on ne s'aime pas même si on répond aux critères de beauté, de morphologie. Toucher mon corps, ça ne m'intéressait pas parce qu'il n'était jamais à la hauteur ». L'aisance et la connaissance de son corps sont les piliers pour arriver à l'orgasme. Mais les femmes ont intériorisé un rapport de dégoût, d'imperfection, d'insatisfaction envers leur corps jamais normé, jamais parfait, et plus encore envers leur sexe²⁶.

Il y a encore un contrôle de la société sur les corps des femmes colporté par les médias, les films, la publicité, les magazines, etc. qui a amené les femmes à intérioriser qu'être en dehors de la norme, c'est être monstrueuses. Alors comment s'émanciper sexuellement lorsque notre rapport à notre corps est conflictuel, si nous nous demandons sans cesse si nous

²³ NATACHA CHETCUTI, *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*. Payot, Paris, 2013.

²⁴ ANNE-MARIE LUGAN-DARDIGNA, *Femmes-femmes sur papier glacé. La presse « féminine », fonction idéologique*. La Découverte, Paris, 2019 (1974).

²⁵ Pour en savoir plus, lire LAURA MULVEY, « Visual pleasure and narrative cinema », dans *Oxford Journals*, vol.16, n°3, automne 1975, pp.6-18.

²⁶ Des initiatives tentent de sortir de cette vision unique d'un sexe parfait, comme le fait l'artiste VICTORIA DEBARRE avec son travail *Vulva la Vita*, dessinant la diversité des sexes de femmes. Son travail est visible sur son compte Instagram : www.instagram.com/vulvalavita

sommes assez belles, désirables, pas trop grosses, pas trop moches, durant l'acte sexuel ?²⁷ Comment pouvons-nous nous concentrer sur nos sensations, notre plaisir si nous passons notre temps à nous demander l'image que nous renvoyons ? Ici se place également une charge, une forme de performativité du sexe²⁸ – ni pute, ni soumise. Mais désirables. Toujours désirables. « Pas étonnant, quand on considère toute cette pression extérieure à jouir "joliment" que plusieurs femmes soient trop soucieuses de plaire à l'autre pour se laisser aller et vraiment prendre du plaisir »²⁹.

« J'ai toujours cru qu'une vraie femme pour être désirée, pour pouvoir donner du plaisir, pour dégager quelque chose de beau, de normal, devait être épilée » - Une des femmes interviewées dans *Mon nom est clitoris*

Plus encore, à force d'être ramenées sans cesse à un corps idéalisé, les femmes conçoivent la sexualité avant tout dans les termes de la passivité. « Si les femmes n'explorent pas toute leur potentialité corporelle, c'est qu'elles ont intériorisé un principe de dissociation qui fait de leur corps un objet quasi distinct d'elle »³⁰. Les femmes sont vues et finissent par se voir comme des objets servant aux désirs de l'autre, avant d'être un sujet pleinement désirant. La psychanalyste Luce Irigaray explique ainsi que les femmes n'ont pas conscience de leur propre corps – et par extension leur plaisir – puisque les sexualités féminines ont été expliquées et reproduites à partir de critères masculins³¹.

Cela est d'autant plus vrai lorsqu'il y a intersectionnalité. Dans le documentaire *Mystère et boule d'orgasme*³², Audrey, une femme noire, nous livre : « Je pensais que l'orgasme était réservé à un certain type de femmes, des femmes qui ne me ressemblaient pas forcément. Parce que j'ai souvent été prise pour un objet, ce qui ne va pas avec le concept de plaisir. Je pensais que les femmes qui avaient le droit à ce plaisir étaient l'image opposée de ce que je suis, donc blanches, grandes, fines, riches, cultivées, culturées ». Dans *Mon nom est clitoris*, une interviewée d'origine arabe explique : « il y a ta sexualité qui t'appartient à toi et celle qui est imaginée par ton entourage. Pour toutes les filles dans la société occidentale, soit on te voit comme une traînée, soit comme une coincée. Et en tant que fille d'origine arabe, c'est encore plus accentué ».

En tant que femmes noires, arabes, ou encore asiatiques, LGBTQIA+, invalides, grosses, etc., les cadres dans lesquels la société nous formate se cumulent, créant des stéréotypes spécifiques et particuliers qui renforcent la difficulté à s'émanciper sexuellement.

²⁷ S. BARMAN, *op.cit.*, p.103

²⁸ C. GALLOT et C. MICHEL, *op.cit.*, p.107.

²⁹ LÉA SÉGUI, citée dans *Idem*.

³⁰ CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE, *Le Corps des femmes, la bataille de l'intime*. Philosophie Magazine Éditeur, Paris, 2018.

³¹ LUCY IRIGARAY, *Le Corps des femmes*. Complexe, Bruxelles, 1992.

³² Réalisé par Aïcha Abbadi, 2020.

« Le sexe c'est d'office un garçon et une fille. C'est fou, on est au 21^e siècle, tu ne peux pas donner cours d'éducation sexuelle en ne parlant que de l'hétérosexualité ! Et les transgenres, les asexuel·les, on ne sait même pas qu'ils existent » - Une des femmes interviewées dans *Mon nom est clitoris*.

Pour ne prendre qu'un cas, il existe une hypersexualisation et une objectivation des femmes noires dont l'origine remonte à la colonisation, et devient donc un réel enjeu postcolonial qui nécessite une approche décoloniale³³. Elle est très perceptible et choquante sur le compte Instagram @femmesnoiresvs_datingapps, qui reprend des conversations échangées sur des applications de rencontres. On peut y lire des phrases comme : « Tu dois être une bête au lit », « Je veux te goûter, goûter à l'exotisme », « Le chocolat noir, c'est une passion, il y a toujours quelque chose à faire avec », « Je fantasme sur vous les noires, vous bougez mieux »,...

Si aujourd'hui, certaines voix s'élèvent et se réapproprient les aspects stéréotypés de l'objectivation sexuelle comme autant de sources d'émancipation sexuelle³⁴, la tradition féministe noire n'a jamais complètement adhéré à cette idée de la mouvance pro-sexe comme force politique potentielle. C'est ce qu'explique Rebecca Traister dans son article *Why Sex That's Consensual Can Still Be Bad* : « Avec l'hypersexualisation comme stéréotype, complète-elle, les femmes noires ont toujours eu plus de mal à se faire reconnaître comme victimes d'agressions sexuelles, ce qui les a ensuite sans doute rendues réticentes à s'identifier à la culture pro-sexe »³⁵.

Cependant, ce sont des questions qui requièrent plus de temps de réflexion et d'attention que ce texte ne peut offrir et il existe bien des écrivain·es racisé·es susceptibles de l'aborder avec plus de pertinence que moi³⁶.

La charge sexuelle

³³ Camille Wernaers, « Colonisation: aux origines de l'hypersexualisation des femmes noires », dans *Les Grenades*, 4 juillet 2020 : www.rtb.be/info/dossier/les-grenades/detail_colonisation-aux-origines-de-l-hypersexualisation-des-femmes-noires?id=10533857

³⁴ S. Barmak, *op.cit*, p.148.

³⁵ REBECCA TRAISTER, « Why Sex That's Consensual Can Still Be Bad. And Why We're Not Talking About It », dans *New York Magazine*, 19 octobre 2015.

³⁶ Pour aller plus loin : *Enquête d'Amnesty sur le lien entre Intersectionnalité et violences sexuelles*, mars 2020 ; PASCAL BLANCHARD (dir.), *Sexe, race et colonies*. La Découverte, Paris, 2018 ; AÏSSA MAÏGA (dir.), *Noire n'est pas mon métier*. Éditions du Seuil, Paris, 2018 ; ELSA DORLIN, « Performe ton genre : Performe ta race ! Repenser l'articulation entre sexisme et racisme à l'ère de la postcolonie » dans CHRISTINE VERSCHUUR, *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes*, Genève, Cahiers Genre et Développement, n°7, Genève, Paris : EFI/AFED, L'Harmattan, 2010, pp.227-237.

Selon une enquête de Ifop³⁷, 38% des femmes hétéro ont déjà menti à leur partenaire quant à leur orgasme. Selon la même enquête, 58% ont déjà simulé avec leur partenaire actuel. Rien de surprenant si on revient sur le fait que les femmes prennent tant soin des autres et de leurs émotions. Elles pourraient agir ainsi par acte de politesse, pour ne pas risquer de froisser leur partenaire. Mais ce qui est troublant, c'est que, selon la même enquête, ce chiffre a quasiment doublé en vingt ans. En cette 4^e vague du féminisme post #MeToo, est-ce lié au fait que la parole se libère et permet aux femmes d'en parler plus facilement dans une enquête ? Sans doute en partie.

Sans doute aussi, parce que dans cet élan d'émancipation sexuelle féminine, un nouveau poids est porté sur l'orgasme des femmes. Si ça fait longtemps que l'orgasme masculin est perçu par les codes sociaux de notre sexualité comme l'aboutissement en soi de l'acte sexuel et son objectif ultime, c'est récemment que l'orgasme féminin fait son apparition dans ces mêmes codes de la sexualité. Sans orgasme, l'acte n'a pas la même valeur, il n'est pleinement réussi que si les deux partenaires ont joui.

Par cette mouvance de la libération du plaisir féminin, une nouvelle norme vient petit-à-petit s'imposer : celle d'avoir un orgasme avant tout, comme « le signe universel d'un bon fonctionnement sexuel, et la source d'un sentiment d'insuffisance dans le triste cas où il tarderait à survenir »³⁸. En effet, « beaucoup d'individus restent persuadés que ne pas jouir est un problème, l'orgasme restant le marqueur d'une sexualité acquise, maîtrisée, réussie »³⁹.

Pourtant face à cette analyse, on se rend compte de l'ampleur du problème : entre la volonté de d'abord faire plaisir à l'autre, une sexualité basée sur la pénétration, l'arrêt de l'acte sexuel quand l'homme a joui, la charge mentale, le rapport difficile à son corps et son sexe, l'hypersexualisation, etc. Ce n'est donc pas étonnant que les femmes aient des difficultés à jouir.

Face à ces éléments encore présents et à déconstruire, porter la jouissance féminine en injonction, voire en obsession, crée une dimension de charge et difficulté supplémentaires. Elle ne laisse pas place aux différences, elle nourrit une charge émotionnelle, crée une nouvelle norme dans laquelle toutes les femmes ne se retrouvent pas. Que ce soit pour les personnes asexuelles, les femmes anorgasmiques, celles qui ne jouissent pas tout le temps, si facilement, celles qui n'ont pas besoin de jouir pour prendre du plaisir, etc.

« Je suis arrivée dans la sexualité en me disant “ah! en fait c'est ça”. J'étais pas vraiment au courant » – Une des femmes interviewées dans *Mon nom est clitoris*

³⁷ Enquête sur l'*orgasm gap* entre hommes et femmes, réalisée auprès de 1 210 personnes, de plus de 18 ans, en janvier 2019, cité par C. GALLOT et C. MICHEL, *op.cit.*, p.111.

³⁸ S. BARMAK, *op.cit.*, p.103.

³⁹ C. GALLOT et C. MICHEL, *op.cit.*, p.113.

De la sexualité aux sexualités

Comme le dit Despentes dans *King Kong Théorie* : « Décidément, cette révolution sexuelle, c'était de la confiture aux connes »⁴⁰. Tout d'abord parce que les rapports à la sexualité entre hommes et femmes sont encore loin d'être égalitaires. Puis, parce que supposément libres de disposer de leur corps comme elles l'entendent, les femmes ne cessent de passer d'une interdiction à une injonction de jouir.

Ce tabou autour de la sexualité féminine a laissé l'orgasme féminin dans l'ombre et dans la censure pendant longtemps et c'est notre devoir de l'y sortir. Et en même temps, en faire l'étendard d'une norme féministe, c'est anormaliser et invisibiliser les différences et les diversités. On se retrouve ainsi devant une double contrainte car il y a d'une part ce droit des femmes au plaisir qui a été objet de luttes pendant des années et l'est toujours. Et d'autre part, il y a une reprise capitaliste d'une performativité qui ancre à nouveau les femmes dans un modèle à suivre. Comme le dit une des femmes dans *Mon nom est clitoris* : « D'un côté on n'a pas cet apprentissage et d'un autre côté, quand on arrive dans la période où on a une vie sexuelle, on nous demande déjà d'être performante ».

La seule manière de résoudre cette double contrainte est finalement d'en parler, encore et encore. De questionner, de nuancer, de déconstruire, pour lutter contre une naturalisation des femmes et pour un droit à un accès au plaisir sexuel pour toutes, dans l'entièreté de nos diversités, si on le souhaite, quand on le souhaite et comme on le souhaite.

Il serait temps d'arrêter de parler de « la sexualité » mais « des sexualités ». Laissons les femmes vivre et faire ce qu'elles veulent, comme elles sont, en rendant l'information accessible, sans contraintes, sans injonctions. Arrêtons de les priver de la libre disposition d'elles-mêmes et du savoir. (Re)donner la pleine possession aux femmes de leur corps est un acte politique, car c'est son emprise qui est le socle de la société patriarcale, ni plus, ni moins⁴¹. Donner accès au savoir est un acte politique, car le savoir est à la base de l'émancipation, en ce qu'il « empouvoire ». En permettant aux femmes de réinvestir l'intime théoriquement et concrètement, on leur (re)donne leur pleine puissance, leur capacité d'agir, là où elles en étaient privées.

⁴⁰ VIRGINIE DESPENTES, *King Kong Théorie*. Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 2006, p.18.

⁴¹ « je rappelle que c'est l'enfermement des femmes dans cette condition qui a permis, siècle après siècle, de maintenir les hommes dans des positions de pouvoirs et de domination » l'explique si bien CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE interviewée dans « La révolution génitale – Entretien entre la philosophe Camille Froidevaux-Metterie et Rebecca Amsellem », dans *La Newsletter des Glorieuses*, 11 novembre 2020.